

# Apparition

*Toi qui du jour mourant consoles la nature,  
Parais, flambeau des nuits, lève-toi dans les cieux ;  
Etends autour de moi, sur la pâle verdure,  
Les douteuses clartés d'un jour mystérieux !  
Tous les infortunés chérissent ta lumière ;  
L'éclat brillant du jour repousse leurs douleurs :  
Aux regards du soleil ils ferment leur paupière,  
Et rouvrent devant toi leurs yeux noyés de pleurs.*

*Viens guider mes pas vers la tombe  
Où ton rayon s'est abaissé,  
Où chaque soir mon genou tombe  
Sur un saint nom presque effacé.  
Mais quoi ! la pierre le repousse !...  
J'entends !... oui ! des pas sur la mousse !*

*Un léger souffle a murmuré ;*

*Mon oeil se trouble, je chancelle :*

*Non, non, ce n'est plus toi ; c'est elle*

*Dont le regard m'a pénétré !...*

*Est-ce bien toi ? toi qui t'inclines*

*Sur celui qui fut ton amant ?*

*Parle ; que tes lèvres divines*

*Prononcent un mot seulement.*

*Ce mot que murmurait ta bouche*

*Quand, planant sur ta sombre couche,*

*La mort interrompit ta voix.*

*Sa bouche commence... Ah ! j'achève :*

*Oui, c'est toi ! ce n'est point un rêve !*

*Anges du ciel, je la revois !...*

*Ainsi donc l'ardente prière*

*Perce le ciel et les enfers !*

*Ton âme a franchi la barrière*

*Qui sépare deux univers !*

*Gloire à ton nom, Dieu qui l'envoie !*

*Ta grâce a permis que je voie*

*Ce que mes yeux cherchaient toujours.*

*Que veux-tu ? faut-il que je meure ?*

*Tiens, je te donne pour cette heure*

*Toutes les heures de mes jours !*

*Mais quoi ! sur ce rayon déjà l'ombre s'envole !*

*Pour un siècle de pleurs une seule parole !*

*Est-ce tout ?... C'est assez ! Astre que j'ai chanté,*

*J'en bénirai toujours ta pieuse clarté,*

*Soit que dans nos climats, empire des orages,*

*Comme un vaisseau voguant sur la mer des nuages,*

*Tu perces rarement la triste obscurité ;*

*Soit que sous ce beau ciel, propice à ta lumière,*

*Dans un limpide azur poursuivant ta carrière,*

*Des couleurs du matin tu dores les coteaux ;*

*Ou que, te balançant sur une mer tranquille,*

*Et teignant de tes feux sa surface immobile,*

*Tes rayons argentés se brisent dans les eaux !*

*Alphonse de Lamartine (1790-1869)*

